



Maurice Ravel ou les Monstres domptés



Un étranger intelligent me disait hier : « Quels hommes surprenants vous faites, vous autres, les Français ! Comme vous êtes difficiles à comprendre pour nous ! Une famille française se propose-t-elle d'aller au cinéma ou au théâtre ? On en parle huit jours à l'avance, on s'y prépare, on jouit de son plaisir à venir, et, pendant la semaine qui suit, on vit sur son bonheur, on y revient sans cesse, on le cultive avec amour. Nous autres, à peine avons-nous goûté un plaisir, nous courons à un autre, nous entassons spectacle sur spectacle, théâtre sur théâtre, dans une course épuisante à la satisfaction. L'étranger qui aborde la société française est déconcerté par votre prudence, votre parcimonie. D'abord il les juge sévèrement. A mesure qu'il approfondit sa connaissance de vos compatriotes, il découvre le raffinement de goût qu'elles recèlent. Quelle habileté secrète ! Quelle science profonde de la vie !

« Il en est de même de votre fameuse politesse. Le nouveau venu qui vient demander un service à un Français se voit accueilli avec une urbanité qui allume ses espérances, il s'entend répondre : « *Je ferai mon possible... comptez sur moi.* » Le solliciteur prend cette assurance à cent pour cent et se prépare de dures déceptions avant d'avoir enfin pénétré le système secret de conventions qui est à la base de ces prévenances et qui vous permet de réduire à tout moment la formule à la réalité. L'étranger accusera pendant longtemps le Français d'avoir usé d'hypocrisie, et ne découvrira qu'à la longue la sensibilité profonde et l'horreur d'affliger qui ont donné naissance aux règles de votre courtoisie. »

Encore que je fisse la part de la bienveillance qui dictait ces observations, je ne pouvais, écoutant cet interlocuteur distingué, m'empêcher de songer à l'art de Ravel, qu'elles caractérisent assez bien.

Je ne céderai pas au jeu puéril et vain de sacrifier le romantisme, l'expressionnisme, l'effusionnisme germaniques à la pudeur française ; je ne me dissimulerai pas que la profonde loi esthétique formulée par Hésiode, suivant laquelle « *la moitié est supérieure au tout* », a été parfois utilisée par d'étranges cuistres pour d'étranges cuistreries ; je ne tairai pas non plus que le roman français met à la disposition du premier venu une technique excellente et éprouvée, qui permet de ne dire rien du tout en 250 pages de prose « dépouillée ». Restons entre gens sérieux, et sans prétendre immoler Schumann à Debussy, convenons qu'ils commettraient une erreur grave, ceux qui prendraient la discrétion et la réserve françaises pour de l'indigence.

Je me suis toujours dérobé à l'honneur d'écrire sur un musicien, tenant cette épreuve pour la plus redoutable de celles qui guettent un écrivain de qui la musique, si même elle lui est intimement chère, n'est pas l'objet direct de son étude. Je sais assez bien, je crois, ce que je pense d'un Villa-Lobos ou d'un Hindemith, et ce qu'ils me font éprouver ; je ne m'aviserais pas d'en disserter.

Mais il est un moment de sa course où, musicien ou peintre, le créateur traverse le champ de l'observation, c'est dans le parcours plein d'ombres et d'énigmes qu'il accomplit pour aller du sentiment à la forme, du « *pur délice sans chemin* », qui est celui de l'ouvrage rêvé, au dur sol routier qui est celui de l'intention réalisée.

En ce fragment de sa trajectoire, la démarche de Ravel nous apparaît si profondément française que nous pouvons l'offrir à son tour comme une explication valable. N'oubliez pas que la France ne tient pas toute en Racine, en Mallarmé, en Valéry et dans les Maîtres de la Sobriété ; qu'au près de la source cristalline, il y a le fleuve turbulent ; et que, de Rabelais à Corneille, Balzac, Hugo, Berlioz, Claudel, il descend un beau morceau de montagne. Il n'importe ; Ravel justifie une des deux formes essentielles de la France. Saisissons-la au passage pour mieux nous connaître nous-mêmes.

Il y a quelques jours, répondant à un enquêteur, Strawinsky disait au micro (j'ai noté au vol ces sentences) : « *la technique est postulée par le désir de créer et n'est donc pas cette chose subalterne que l'on croit. Elle s'oppose à ces termes fumeux d'inspiration, d'art, à ce trouble dont on a fait un usage si impudique, et dont on parle dans des termes qui gênent... L'émotion vient après. Elle est un résultat* ».

Découvrons ici une des raisons qui ont déterminé peut-être Strawinsky à demander sa naturalisation française ; nous y trouvons une définition de l'art français, tel que Ravel l'a servi, « *qui préfère la peinture des sentiments à l'expression des sentiments* » (Roland Manuel), qui redoute la sensation « *aimée et suivie pour elle-même* », qui fuit les entraînements d'une spontanéité par quoi l'on « *peut être conduit trop aisément de son arbitraire à son nécessaire* ».

Il y a autant de motifs d'admirer que de s'alarmer, dans ce labeur auquel s'emploient certaines sensibilités à sécréter autour d'elles-mêmes une coque si dure. Que de fierté ! que d'ombrageuse pudeur ! Stendhal y saluerait une résurgence de son cher espagnolisme. Mais que de temps perdu, que de fausses hontes, que de complexes aussi, dans cette rétraction perpétuelle !

Laissons cela, qui nous entraînerait trop loin ; n'y retenons qu'un avertissement à ceux qui en tireraient prétexte pour juger vite et conclure à la légère. On a beaucoup écrit sur le dandysme de Ravel, son obsession proustienne de l'honneur vestimentaire et du protocole mondain ; il ne faut jamais s'aventurer sur ce terrain sans rappeler du même coup que ce même Ravel refusa la Légion d'Honneur. Orgueil ? Je ne sais ; à coup sûr dédain des signes périssables et hommage à une forme assez rare de la liberté.

Dans un film récent, un auteur met dans la bouche d'un artiste incarné par Jouvét une phrase où, parlant de sa rosette, il dit à peu près : « *cet objet n'a d'autre utilité que de me faire écouter par les imbéciles.* » Ravel n'ambitionnait pas cette audience ; autant dire qu'il excluait de son entretien les trois quarts de ses semblables. Cela suppose une grande force de solitude dans le tête-à-tête avec soi-même, et une grande richesse de passion pour peupler cette solitude.

C'est à quoi je voulais en arriver. D'où qu'on aborde cette singulière figure d'homme et d'artiste, c'est à cette réserve immense de vie secrète et d'orages intérieurs que l'on aboutit. La discipline qu'un Ravel s'est, comme un Racine, imposée, n'est sans doute qu'un moyen de dompter les monstres dont ils sentaient en eux les mouvements désordonnés. Certains exemples actuels tendraient à leur donner raison, en nous prouvant que ce n'est pas impunément qu'un artiste lâche par le monde les Fafner et les Niebelungen qui s'agitent en lui.

JEAN-RICHARD BLOCH.